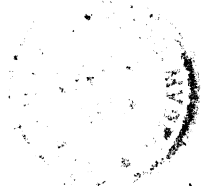


RÉFLEXIONS
SUR
LE SUICIDE.

PAR



MAD. LA BARONNE
DE STAËL - HOLSTEIN.

ÉDITION ORIGINALE.

A BERLIN 1813,
SE VEND DANS LA REALSCHÜLBUCHHANDLUNG.

A SON ALTESSE ROYALE
LE PRINCE ROYAL
DE SUÈDE.

MONSEIGNEUR !

J'ai écrit ces réflexions sur le Suicide, dans un moment où le malheur me faisait éprouver le besoin de me fortifier par le secours de la méditation. C'est près de Vous, MONSEIGNEUR, que mes peines se sont adoucies; mes enfans et moi nous avons fait comme ces bergers

d'Arabie, qui lorsqu'ils voient venir l'orage, se retirent à l'abri du laurier. Vous n'avez jamais considéré la mort, MONSEIGNEUR, que comme dévouement à la patrie; et jamais VOTRE âme n'a pu être atteinte par ce découragement que ressentent quelquefois les êtres qui se croient inutiles sur la terre. Néanmoins VOTRE esprit transcendant n'est étranger à aucun sujet philosophique, et Vous voyez de trop haut, pour que rien puisse Vous échapper. Je n'avais jusqu'à ce jour dédié mes ouvrages qu'à la mémoire de mon Père; je Vous ai demandé, MONSEIGNEUR, l'honneur de Vous rendre hommage, parce que VOTRE vie publique signale à tous les yeux les vertus réelles qui seules méritent l'admiration des penseurs.

Un courage intrépide Vous distingue personnellement entre tous les braves, mais ce courage est dirigé par une bonté non moins sublime; le sang des guerriers, les pleurs du pauvre, les inquiétudes même du faible sont l'objet de VOTRE humanité prévoyante. Vous craignez la souffrance de Vos semblables, et le

rang éminent où Vous êtes placé ne pourra jamais effacer de VOTRE coeur la sympathie. Un Français disait de Vous, MONSEIGNEUR, que Vous réunissiez *la chevalerie du Republicanisme à la chevalerie de la Royauté*: en effet, dans quel sens que la générosité puisse s'exercer, elle Vous est toujours native.

Dans les rapports de la société Vous ne mettez point à la gêne, par une roideur factice, l'esprit et l'âme de ceux qui Vous entourent. Vous pourriez, pour ainsi dire, gagner tout un peuple *un à un*, si chaque individu qui le compose, avait le bonheur de s'entretenir un quart-d'heure avec Vous; mais à côté de cette affabilité pleine de grâces, VOTRE mâle énergie Vous attache tous les caractères forts.

Cette Nation Suédoise, jadis si célèbre par ses exploits, et qui conserve encore les grandes qualités que ses ancêtres ont manifestées, chérit en Vous le présage de sa gloire. Vous respectez les droits de cette Nation, MONSEIGNEUR, par pënchant et par conscience, et l'on Vous a vu, dans plusieurs circonstances diffici-

les, aussi fier des barrières constitutionnelles, que d'autres en seraient impatiens.

Les devoirs ne Vous semblent jamais des bornes, mais des appuis, est c'est ainsi que VOTRE déférence habituelle pour la sagesse expérimentée du Roi ajoute un nouveau lustre au pouvoir qu'IL Vous confie.

Poursuivez, MONSEIGNEUR, la carrière dans laquelle un si bel avenir Vous est offert, et Vous montrerez au monde ce qu'il avait désappris, c'est que les véritables lumières enseignent la morale, et que les héros vraiment magnanimes, loin de mépriser l'espèce humaine, ne se croient supérieurs aux autres hommes, que par les sacrifices mêmes qu'ils leur font.

Je suis avec respect,

de VOTRE ALTESSE ROYALE,

MONSEIGNEUR,

la très-humble et très-obéissante servante

NECKER,

Baronne de STAËL HOLSTEIN.

Réflexions sur le Suicide.

C'est pour les malheureux qu'il faut écrire; ceux qui sont en possession des prospérités de ce monde, ne s'instruisent que par leur propre expérience, et les idées générales en toutes choses ne leur paraissent que du temps perdu. Il n'en est pas ainsi de ceux qui souffrent: la réflexion est leur plus sûr asile, et séparés par l'infortune des distractions de la société, ils s'examinent eux-mêmes, et cherchent, comme un malade qui se retourne dans un lit de douleur, quelle est la position la moins pénible qu'ils puissent se procurer.

L'excès du malheur fait naître la pensée du Suicide, et cette question ne saurait être trop approfondie; elle tient à toute l'organisation morale de l'homme. Je me flatte de présenter quelques aperçus nouveaux sur les motifs qui peuvent conduire à cette action, et sur ceux qui doivent en détourner. Je discuterai ce sujet sans malveillance comme sans exaltation. Il ne faut pas haïr ceux qui sont assez malheureux pour détester la vie; il ne faut pas louer ceux qui succombent sous un grand poids: car s'ils

pouvaient marcher en le portant, leur force morale serait plus grande *).

Les personnes qui d'ordinaire condamnent le Suicide, se sentant sur le terrain du Devoir et de la Raison, se servent souvent, pour soutenir leur opinion, de certaines formes méprisantes, qui peuvent blesser leurs adversaires; elles mêlent aussi quelquefois d'injustes attaques contre l'enthousiasme en général, à la censure méritée d'un acte coupable. Il me semble au contraire, que c'est par les principes mêmes du véritable enthousiasme, c'est-à-dire de l'amour du beau moral, qu'on peut aisément montrer, combien la résignation à la destinée est d'un ordre plus élevé que la révolte contre elle.

Je me propose de présenter la question du Suicide sous trois rapports différens: j'examinerai d'abord *Quelle est l'action de la souffrance sur l'âme humaine*; secondement, je montrerai *Quelles sont les lois que la religion chrétienne nous impose relativement au Suicide*, et troisièmement je considérerai *En quoi consiste la plus grande dignité morale de l'homme sur cette terre*.

Première Section.

Quelle est l'action de la souffrance sur l'âme humaine?

On ne saurait se le dissimuler, il y a, sous le rapport des impressions causées par la douleur, autant de différence entre les individus, qu'il en peut

*) J'ai loué l'acte du Suicide dans mon ouvrage sur l'Influence des passions, et je me suis toujours repentie depuis de cette parole inconsidérée. J'étais alors dans tout l'orgueil et la vivacité de la première jeunesse; mais à quoi servirait-il de vivre, si ce n'était dans l'espoir de s'améliorer?

exister relativement au génie et au caractère; non seulement les circonstances, mais la manière de les sentir diffère tellement, que des personnes très-estimables d'ailleurs peuvent ne pas s'entendre à cet égard; et cependant, de toutes les bornes de l'esprit, la plus insupportable, c'est celle qui nous empêche de comprendre les autres.

Il me semble que le bonheur consiste *dans la possession d'une destinée en rapport avec nos facultés*. Nos désirs sont une chose momentanée et souvent funeste même à nous, mais nos facultés sont permanentes et leurs besoins ne cessent jamais: il se peut donc que la conquête du monde fût nécessaire à Alexandre, comme la possession d'une cabane à un berger. Il ne s'ensuivrait pas que la race humaine dût se prêter à servir d'aliment aux facultés gigantesques d'Alexandre; mais on peut dire que, d'après sa nature, lui, ne savait être heureux qu'ainsi.

La puissance d'aimer, l'activité de la pensée, le prix qu'on attache à l'opinion, font de tel ou tel genre de vie une existence douce pour les uns et tout-à-fait pénible pour les autres. L'inflexible loi du devoir est la même pour tous, mais les forces morales sont purement individuelles, et la profonde connaissance du coeur humain peut seule donner à nos jugemens sur le bonheur et le malheur de ceux qui ne nous ressemblent pas, une équité philosophique.

Il me semble donc qu'il ne faut jamais disputer sur ce que chacun éprouve; le conseil ne peut porter que sur la conduite et la fermeté d'âme, dont la vertu et la religion font une égale loi dans tou-

tes les situations; mais les causes du malheur et son intensité varient autant que les circonstances et les individus. Ce serait vouloir compter les flots de la mer, qu'analyser les combinaisons du sort et du caractère. Il n'y a que la conscience qui soit en nous comme un être simple et invariable, dont nous pouvons tous obtenir, ce dont nous avons tous besoin — le repos de l'âme. — La plupart des hommes se ressemblent, non pas dans ce qu'ils font, mais dans ce qu'ils peuvent faire, et nul être capable de réfléchir ne niera, qu'en commettant des fautes contre la morale, on sent toujours qu'on était le maître de les éviter. Si donc on reconnaît qu'il est ordonné à l'homme sur cette terre de supporter la douleur, on ne saurait s'excuser ni par la violence de cette douleur, ni par la vivacité du sentiment qu'elle cause. Chaque individu possède en lui-même les moyens d'accomplir son devoir; et ce qu'il y a d'admirable dans la nature morale, comme dans la nature physique, c'est à quel point le nécessaire est également et universellement réparti, tandis que le superflu est diversifié de mille manières.

La douleur physique et la douleur morale sont une et même chose dans leur action sur l'âme; car la maladie est une peine aussi bien qu'une souffrance; mais la douleur physique fait d'ordinaire périr le corps, tandis que les douleurs morales servent à régénérer l'âme.

Il ne suffit pas de croire avec le Stoïcien, *que la douleur n'est point un mal*; il faut être convaincu qu'elle est un bien, pour s'y résigner. Le plus petit mal serait insupportable, si l'on le considérait comme purement accidentel; l'irritabilité individuelle

influant sur la manière de sentir, on n'aurait pas plus de droit de blâmer un homme qui se tuerait pour une piqure d'épingle, que pour une attaque de goutte; pour une contrariété, que pour un chagrin. Le moindre sentiment de douleur peut révolter l'âme, s'il ne tend pas à la perfectionner; car il y a plus d'injustice dans un léger mal, s'il est inutile, que dans la plus grande peine, si elle tend vers un noble but.

Ce n'est pas ici le cas de remonter à la grande question métaphysique, qui a vainement occupé tous les philosophes: *l'origine du mal*. Nous ne pouvons concevoir la liberté de l'homme sans possibilité du mal. Nous ne pouvons concevoir la vertu sans la liberté de l'homme, ni la vie éternelle sans la vertu; cette chaîne, dont le premier anneau nous est tout à la fois incompréhensible et indispensable, doit être considérée comme la condition de notre être. Si la réflexion et le sentiment nous conduisent à croire, qu'il y a toujours dans les voies de la Providence une justice cachée ou manifeste; nous ne pouvons considérer la souffrance ni comme accidentelle ni comme arbitraire. L'homme aurait le même droit de se plaindre pour un bonheur, de moins que pour une peine de plus, s'il croyait que la Divinité pût communiquer à la créature des qualités ou des puissances sans bornes, et qu'ainsi l'infini fût transmissible. Pourquoi l'homme ne s'irriterait-il pas de n'avoir pas toujours vécu, comme de devoir cesser d'être? Enfin, sur quelles bases reposent ses plaintes? Est-ce contre le système de l'univers qu'il se révolte, ou contre la part qu'il a dans un ensemble soumis à d'invariables lois?

La douleur est un des élémens nécessaires de la faculté d'être heureux, et nous ne pouvons concevoir l'une sans l'autre. La vivacité de nos désirs tient aux difficultés qu'ils rencontrent; l'ébranlement de nos jouissances, à la crainte de les perdre; la vivacité de nos affections, aux dangers qui menacent les objets de notre amour. Enfin nul mortel n'a pu délier le noeud gordien du plaisir et de la peine que par le fer qui tranche la vie.

— Oui, diront quelques individus malheureux, nous nous soumettons à la balance des biens et des maux que le cours ordinaire des événemens amène; mais quand nous sommes traités en ennemis par le sort, il est juste d'échapper à ses coups. — D'abord, le régulateur qui détermine le résultat de cette balance, est tout entier en nous-mêmes: le même genre de vie qui réduit l'un au désespoir, comblerait de joie l'homme placé dans une sphère d'espérances moins élevée. Cette réflexion n'est point en opposition avec ce que j'ai dit sur les ménagemens qu'on doit aux diverses manières de sentir: sans doute, le bonheur de l'un peut être en désaccord avec le caractère de l'autre; mais la résignation convient également à tous. S'il y a dans la nature physique deux forces opposées qui font mouvoir le monde: l'Impulsion et la Gravitation; on peut affirmer aussi, que le besoin d'agir et la nécessité de se soumettre, la Volonté et la Résignation, sont les deux pôles de l'être moral, et l'équilibre de la raison ne peut se trouver qu'entre-deux.

La plupart des hommes ne comprennent guères que deux Puissances dans la vie, le Sort et leur Volonté, qui peut, à ce qu'ils croient, influencer sur ce

sort; ils passent donc d'ordinaire de l'irritation à l'orgueil. Quand ils sont en état d'irritation, ils maudissent le destin, comme les enfans battent la table contre laquelle ils se heurtent; et quand ils sont satisfaits des événemens de la vie, ils se les attribuent tout entiers, et se complaisant dans les moyens qu'ils ont employés pour les diriger, ils considèrent ces moyens comme l'unique source de leur félicité. Il y a erreur dans ces deux façons de voir.

La Volonté de l'homme agit d'ordinaire, il est vrai, concurremment avec la destinée; mais quand cette destinée devient de la nécessité, c'est-à-dire quand elle prend le caractère de l'Irréparable, elle est la manifestation des desseins de la Providence sur nous. Un homme d'esprit disait: *la nécessité rafraîchit*. Il faut s'élever à une grande hauteur pour adopter ce mot dans son entier; mais toujours est-il vrai qu'on doit avoir pour le Sort un genre de respect. C'est une puissance qui tour-à-tour subite et lente, imprévue ou préparée, se saisit de la vie à une certaine époque et en détermine le cours; mais loin que le Sort soit aveugle, comme on se plaît à le dire, l'on croirait qu'il nous connaît, car presque toujours il nous atteint dans nos faiblesses les plus intimes. C'est le Tribunal secret qui nous juge, et lorsqu'il paraît injuste, peut-être savons-nous seuls ce qu'il veut nous dire et ce qu'il exige de nous.

Il n'y a point de doute que nous ne sortions sensiblement meilleurs de l'épreuve de l'adversité, quand nous nous y soumettons avec une fermeté douce. Les plus grandes qualités de l'âme ne se développent que par la souffrance, et ce perfectionne-

ment de nous-mêmes nous rend, après un certain temps, le bonheur; car le cercle se referme et nous ramène aux jours d'innocence qui précéderent nos fautes. C'est donc se soustraire à la vertu, que de se tuer parce qu'on est malheureux: c'est se soustraire aux jouissances que cette vertu nous aurait données quand nous aurions triomphé de nos peines par son secours. Les Platoniciens disaient, *que l'âme avait besoin d'un certain temps de séjour sur cette terre, pour s'épurer des passions coupables*. On croirait en effet, que la vie a pour but de renoncer à la vie. La nature physique accomplit cette oeuvre par la destruction, et la nature morale par le sacrifice. L'existence humaine bien conçue, n'est autre chose que l'abdication de la Personnalité pour rentrer dans l'Ordre universel. Les enfans ne comprennent qu'eux; les jeunes gens qu'eux et les amis qui font partie d'eux-mêmes; mais dès que les avant-coureurs du déclin arrivent, il faut ou se consoler par des pensées générales, ou s'abandonner à toutes les terreurs que présente la dernière moitié de la vie, car c'est bien peu de chose que les circonstances heureuses ou malheureuses de chaque individu, en comparaison des lois inflexibles de la nature. La vieillesse et la mort devraient mettre tous les hommes au désespoir bien plus que leurs chagrins particuliers; mais on se soumet facilement à la condition universelle, et l'on se révolte contre son propre partage, sans réfléchir, que la condition universelle se retrouve dans chaque lot, et que ses différences sont plus apparentes que réelles.

En traitant de *la dignité morale de l'homme*, je prononcerai fortement la différence qui existe en-